

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUIN 1876.

QUARANTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer,

+ Is. Bv. de Montréal.

ROME ET PIE IX.

Nous lisons dans le dernier No. du *Bulletin de l'Union Allet* :

Tandis que la Ville-Sainte, transformée en capitale vulgaire, souillée par la Révolution, n'est plus qu'un sujet de pleurs et de deuil, et semble avoir perdu ces puissants attraits qui en faisaient la Cité universelle, les catholiques y viennent encore protester et prier ; ils organisent d'incessants pèlerinages, et seuls, ils continuent d'y arriver en caravanes nombreuses. Leurs concours, leurs généreuses offrandes, leurs sentiments de filial amour rappellent ces paroles du Prophète: "*Filiis tui de longe venient, aurum deferentes et laudem Domini annuntiantes* (1)."

A propos de l'état présent de Rome, on nous permettra une digression, qui, d'ailleurs, nous ramènera naturellement à notre sujet. Il s'agit d'un aveu très-important échappé au correspondant romain d'une feuille prussienne et protestante, la *Gazette de Cologne*: "Que voulez-vous ? écrit le correspondant, il faut bien avouer, bon gré mal gré, que Rome n'est plus Rome. Cette cité est dégradée, non pas pour l'homme politique, mais pour l'artiste, pour l'homme de cœur, pour les âmes poétiques. De ville universelle qu'elle était, elle a été ravalée au rang de capitale d'un petit royaume, qui en vérité prétendrait se donner des airs de grande puissance, mais qui n'arrivera jamais à l'être. Lorsque, autrefois, on quittait la Rome papale, on ressentait un grand poids sur le cœur, quand bien même on eût été certain de pouvoir y rentrer après quelques jours. A la Rome d'aujourd'hui, l'on dit adieu volontiers."

Aussi ce n'est point la Rome d'aujourd'hui que viennent visiter les catholiques ; c'est le Vatican qui les attire, et ce qui les y amène c'est le langage et l'attitude des oppresseurs du Saint-Siège. Ils veulent démasquer les hypocrisies de ce langage, et opposer à cette attitude le grand spectacle de leur dévouement et de leur constance.

Voilà ce qu'est allé accomplir, une fois encore, la dépu-

(1) Tes enfants viendront des contrées lointaines, apportant l'or et bénissant le Seigneur, (Is., lx, 6.)

tation internationale. Voilà les sentiments qu'elle a exprimés dans l'audience solennelle du 22 mars par l'organe d'un gentilhomme français, M. le duc Des Cars, président de la députation. L'audience a eu lieu dans la salle du Consistoire, où se trouvaient réunis près de deux cents personnes, représentant les principaux pays de l'Europe et les contrées du Nord et du Sud de l'Amérique.

Trois Prêtres Canadiens étaient, à cette mémorable audience, les représentants de notre catholique patrie.

Cette diversité de représentants des nations catholiques, dans l'unité de la foi et de l'amour, était, en quelque sorte, la vivante expression du monde chrétien. Et ce spectacle sublime était complété par la présence de nombreux cardinaux, évêques et prélats, par la couronne de gloire que formaient, autour du trône pontifical, les trois confesseurs de la foi dont le Saint-Père aime à s'entourer, et qu'il avait invités expressément à l'audience : le cardinal Ledochowski, Mgr. le patriarche Hassoun et Mgr. Mermillod, tous trois exilés de leurs diocèses.

C'est de ce spectacle même que s'est inspiré le Souverain-Pontife dans le magnifique discours qu'il a adressé à l'assistance. Il a parlé des ruines qu'accumule partout la Révolution, des maux que souffre l'Eglise, mais en même temps de ses espérances immortelles. Voici le passage principal de ce discours :

“ J'aperçois des ruines partout. Je vois les droits de l'Eglise méconnus et foulés aux pieds, la hiérarchie de l'Eglise atteinte et condamnée à devenir inutile, parce que tous, à quelque degré qu'ils soient, tous sont frappés et obligés de payer le tribut le plus dur de tous, le tribut du sang sur le champ de bataille, et que l'Eglise aussi est empêchée de choisir ses ministres. Je vois la liberté d'enseignement, devenue un monopole, augmentant tous les jours ses exigences tyranniques, les accompagnant des plus graves erreurs et quelquefois aussi des plus révoltants blasphèmes. Je vois encore la tolérance accordée partout à tant de délits, à tant de crimes commis contre Dieu, contre la morale et contre l'ordre social, et souvent, très-souvent, je vois rendre des jugements inspirés non par la

justice, mais bien par les passions les plus mauvaises, celles qui dominent toujours dans les jours bouleversés par la Révolution. Ce sont toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, qui forment le grand amas des ruines de l'Eglise qui, répandues ici et là, occupent un espace immense.

Quand je considère ce lugubre tableau, je ne puis m'empêcher de me rappeler la vision du prophète Ezéchiel. Ce prophète fut transporté, en esprit, par DIEU, dans un vaste champ tout couvert d'os arides. Tandis que plein d'étonnement et d'horreur, il contemplait cet affreux spectacle, il entendit retentir à son oreille une voix venant d'en haut et qui disait : Crois-tu qu'il soit possible que tous ces os reprennent la vie ? Le prophète, courbant son front humilié, répondit : Vous seul, ô mon DIEU, vous seul pouvez le faire : *Domine DEUS, tu nosti*. Eh bien ! reprit le Seigneur : *Vaticinare de ossibus istis*. Sache que ces os revivront. J'y introduirai de nouveau le souffle de vie, je les recouvrirai de nouveau de nerfs, de tendons, de veines et de sang ; la chair reprendra sa place sur eux, la peau revêtira de nouveau le corps tout entier, et ils revivront.

“ Le prophète répéta les paroles du Seigneur, et voilà que, tout aussitôt, un léger bruit se fait entendre, puis un mouvement général ; c'étaient les os eux-mêmes qui cherchaient à se réunir et à se coordonner ensemble, pour former les corps tels qu'ils étaient autrefois : *Factus est sonitus.....et ecce commotio*.

“ La prophétie, fils bien-aimés, présageait la fin de la servitude d'Israël, et son retour dans les terres de la patrie.

“ Or, je dirai maintenant : DIEU, en contemplant tout ce vaste champ d'amas et de ruines dont je parlais tout à l'heure, encombré des dépouilles de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST, ne pourrait-il pas demander aussi à chacun de nous : *Putas-ne vivent ossa ista ?..... Vaticinare de ossibus istis ?* Et nous, que lui répondrons-nous ? Avec l'accent de la conviction la plus profonde, nous lui crierons : Oui, oui, Seigneur, tous ces os ressusciteront, parce que l'Eglise de JÉSUS-CHRIST, à qui ils appartiennent, ne peut pas périr ; qu'elle doit exister et se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

“ Oui, toutes ces ruines se relèveront. Mais, avant de se relever, elles auront, elles aussi, leur commotion. Et dès aujourd'hui, on voit apparaître cette commotion.

“ N'est-ce pas une vraie commotion que cette noble démarche que vous avez faite, en fils dévoués, pour venir honorer votre père ? N'est-ce pas une commotion que cet empressement des peuples catholiques à fréquenter tant de pieux pèlerinages ? N'est-ce pas une commotion que toutes ces ferventes prières qui, des temples sacrés, s'élèvent vers DIEU ? Et le tribunal de la Pénitence assiégé de toutes parts, et la sainte Table eucharistique fréquentée plus que jamais, et les bonnes œuvres se multipliant partout à l'avantage, tout cela ne prouve-t-il pas que la commotion se fait réellement au sein des ruines de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST ?

“ Si les os ne se rapprochent pas encore pour former les anciens corps, souvenez-vous, fils bien-aimés, que l'Eglise de JÉSUS-CHRIST est fondée sur la pierre et est figurée par le roc. Ce roc, aujourd'hui, est battu de tous les côtés par la furie des vents et la rage des flots. La commotion dans l'Eglise existe ; mais les os épars ne retournent pas reprendre leur premier poste, parce qu'ils sont empêchés par le tourbillon de la tempête, qu'ils reçoivent le mouvement d'en haut, et qu'ils ne cesseront de battre le roc jusqu'à ce qu'ils soient entièrement polis et dépouillés de toute tache.”

TEXAS.

CORPUS CHRISTI, TEXAS, 24 Mai 1876.

Je puis vous parler de la célèbre prairie texienne. Je viens de la traverser en diligence depuis Brownsville à Corpus Christi, faisant un trajet d'environ deux cents milles. J'ai fait mon voyage au mois d'avril qui est le plus beau de l'année, le mois de la verdure et des fleurs. On a bien de ces belles choses un peu tout le long de l'année, puisqu'ici la glace, la neige et les frimas sont inconnus ; mais pendant les mois de l'hiver, lorsque le terrible vent du nord vacarme à nos fenêtres, souffle sur la plaine son haleine moribonde, tout se flétrit ; et l'été, c'est bien pis : le soleil darde sur la terre des rayons ardents et les semaines et les mois se passent sans pluie, sans rosée ; alors l'herbe se dessèche, les feuilles tombent des arbres, la terre se crevasse, les *lagunas*, les puits et les citernes s'épuisent, hommes et bêtes se trouvent en face d'une aridité complète. Ce n'est pas gai. On se rappelle ici d'avoir été neuf mois sans pluie : c'était l'année de la guerre de sécession, une année de misère et de souffrance pour les malheureux sudistes.

Le mois d'avril au Texas, c'est le mois de juin au Canada, en laissant toutefois au Canada tout l'avantage de sa vigoureuse et riche nature.

Vous montez avec moi en diligence et nous laissons derrière nous Brownsville, avec sa belle église gothique, ses jolies résidences américaines, ses pauvres *jacals* mexicains, et ses rues ombragées de *rosez-quités* et d'ébéniers ; nous jetons un regard sur *Matamoras*, de l'autre côté du *Rio Grande*, en face de Brownsville, et nous entrons dans la prairie.

Deux petites mules traînent notre voiture. Elles ont l'air agiles et vigoureuses et promettent de fournir une bonne course. Il est à peine sept heures et déjà le soleil s'embrase là-haut sous un ciel pur de tout nuage. Heureusement que la bonne brise du golfe nous suit. En tout cas écoutons le conseil de notre conducteur, et garnissons de feuilles fraîches le fonds de notre couvre-chef. La poussière se soulève sous les roues de notre diligence, elle nous

poursuit, quelques fois nous enveloppe. Ce n'est pas bien agréable, surtout pour ceux qui ont les yeux malades. La fraîcheur d'un petit bois sourit à quelque distance. Est-ce un oasis dans le désert? Détrompez-vous, cher voyageur. Vous savez que dans le désert et sur l'eau, les objets grandissent quelques fois à distance, se soulèvent et prennent des proportions énormes; ce que vous prenez pour une forêt n'est qu'un buisson que vous traversez sans plaisir, pour retomber dans la vaste prairie. En passant, toutefois, vos regards se sont arrêtés sur une petite croix funèbre, au bord du chemin. Un pauvre mexicain a été frappé par la foudre et ses parents vous demandent pour son âme l'aumône d'un *padre nuestro* et d'un *Dios te salve Maria*. Le mexicain conserve les pratiques de la religion; mais il néglige ses devoirs de chrétien.

Tout en se disant *buen catolico*, il avouera quelquefois qu'il n'est pas assez *buen cristiano*. Pauvre peuple depuis longtemps en proie à la révolution, sollicité à l'apostasie, scandalisé peut-être par de tristes défections, que va-t-il devenir?

L'aspect de la prairie vient me distraire de ces préoccupations sur l'avenir des Mexicains. Me voici en face de cette merveilleuse prairie si souvent décrite. Elle est bien immense comme la mer, elle ondule sous la brise comme les flots; ici et là des touffes de cactus gigantesques avec leurs fleurs de toutes les nuances, sont comme des petits îlots semés dans cet océan. Les fleurs aux couleurs variées, qui émaillent les prairies de nos poètes sont ici des réalités. Des milliers de bestiaux peuplent cette solitude; des chevaux, des ânes, des mulets, des vaches, des moutons et des chèvres sont éparpillés par troupeau de plusieurs centaines. Le gibier abonde dans cette prairie: les dindons et les oies sauvages, les tourterelles et les perdrix y vivent en compagnie des lapins; les canards, les bécassines et les sarcelles font bombance sur le bord des petites *lagunas*; des milliers d'oiseaux de toutes espèces voltigent sur le bord de la route. Mais les serpents! C'est vrai, nous avons d'innombrables serpents cachés sous les fleurs de notre pays. On dit même que la partie du Texas, entre le Rio-Grande et la rivière

Nueces, est la région du monde où il y en a le plus ; en première ligne vient le serpent noir qui est l'antagoniste du serpent à sonnette ; après celui-ci, l'adda, le serpent royal, le serpent à tête cuivrée, le serpent à fouet et des milliers d'autres. Je dois avouer à ma confusion que je n'en ai vu qu'un seul pacifiquement enroulé, qui nous laissa passer et ensuite s'allongea tranquillement sur toute la largeur du chemin, c'était un serpent royal, noir, luisant, avec des anneaux blancs et jaunes. On raconte de terribles histoires sur les serpents, et dire qu'après avoir bien médité sur ces terribles ennemis, il n'est pas impossible qu'on en trouve un sous son traversin lorsqu'on ira prendre son repos le soir ; car les serpents se glissent partout. Au risque de vous donner de mauvais rêves, je dois vous parler encore de la tarentule, vilaine araignée noire, au corps velu, de la grosseur environ d'un œuf, avec des tenailles envenimées. La tarentule vit dans la terre ; elle sort de son trou pour guetter sa proie, elle saute dessus, l'enserme et l'empoisonne, et le centipède, dont les pattes brûlent la chair, et le *pevico blanco*, et les scorpions ; de ceux-ci, j'en ai assassiné qui se promenaient dans ma chambre.

Une curiosité du pays, c'est une espèce de grenouilles à cornes et à queue que les Mexicains appellent *camaleon* et les Américains, *horned frogs*.

Nous avons aussi dans la prairie quelques bêtes féroces, en premier lieu la panthère, qu'il ne fait pas bon de rencontrer le soir ; ses yeux brillants comme des lanternes et ses sinistres miaulements épouvantent le plus intrépide coursier ; ensuite le lion du Mexique qui n'a pas de crinière ; le lynx, le chacal, le loup et le coyotte qui est le fléau des troupeaux de moutons. Puisqu'il faut tout vous dire, je mentionnerai encore le brigand et les assassins qui sont assez nombreux et assez célèbres pour mériter au moins d'être signalés. Je ne veux pas vous parler de l'assassin américain, type trop vulgaire, mais du brigand mexicain, un *caballero* qui a des manières et du savoir-faire. Il n'est pas rare qu'il se mette sous la protection du ciel avant de se mettre en campagne. Il ira trouver un prêtre pour lui demander de dire une messe à son intention, afin qu'il

fasse un bon voyage ; il fera bénir une petite image d'un saint, un *santito*, qu'il portera à son cou et qu'il invoquera au moment du danger. Avec toutes ces précautions, il partira confiant et tranquille en pillant les Américains, il ne fait que leur reprendre en détail ce qu'eux lui ont volé en bloc, en annexant une partie des Tamaulipas à l'état du Texas. Et le voilà embusqué sur le bord de la route. Le voyageur arrive insouciant sur sa monture et tout-à-coup un homme se dresse à côté de lui, avec un pistolet au poing : *Caballero*, lui crie le brigand, les mains sur la tête. Il faut s'exécuter de bonne grâce, lever les bras au ciel, se joindre les mains sur la tête et se laisser dévaliser de sa montre, de son argent ; bien heureux encore si l'on vous laisse votre cheval, vous pourriez aller compter plus loin votre infortune.

Après cela, si vous trouvez que le désert texien est monotone, je vous invite à regarder ces fiers *caballeros* mexicains qui le sillonnent en tous sens, emportés sur leurs rapides *caballos*, à moitié sauvages. Si ce n'étaient ses bonnes manières, il aurait l'air terrible, ce cavalier de la prairie. Sa figure cuivrée, ornée d'une barbe noire comme l'ébène, est ombragée par le *sombrero* ; il a toujours son *cigarreto* de feuille de maïs à la bouche. Il porte un revolver à sa ceinture. Il a l'air déterminé, peut-être un peu sournois ; mais dès que vous le saluez en lui criant : *Cuanos días, amigo*, il vous répond sur le même ton et porte respectueusement la main à son chapeau.

On rencontre sur la route, à de longs intervalles, quelques maisonnettes groupées sur la lisière de la prairie ou sur les bords d'un *royo*. On désigne ces petits établissements sous le nom de *ranchos*, et on appelle *Jacal* la petite case mexicaine. J'ai descendu plusieurs fois dans le *Jacal* mexicain. Il est construit en roseaux ou en branches et couvert en chaume. Il a pour tout ameublement un lit unique. Dès que vous entrez chez le mexicain, il vous offre à vous asseoir à sa table pour boire une tasse de café noir et manger une *tartilla* ou peut-être un plat de riz bouilli. C'est tout ce qu'il a en temps ordinaire. Le prêtre est reçu avec beaucoup de respect par tous les Mexicains. Dès qu'il

-se présente dans une famille, chacun s'empresse d'aller le saluer en lui baisant la main. Vous savez que les Mexicains ont été instruits surtout par les Pères Franciscains. Ils ont conservé beaucoup de traces de l'excellente éducation qu'ils ont reçue. Ils ont quelque chose de distingué dans leurs manières et leur langage, qui est bien au-dessus de leur condition. Ils parlent l'espagnol très-correctement. Comme ils ont conscience de leur savoir-faire, ils en conçoivent quelque vanité et méprisent les *Gringos* (surnom des Américains) en qui ils ne trouvent pas les manières d'un vrai *caballero*.

Les Mexicains de la prairie sont des gardiens de troupeaux; quelques-uns cultivent de petits champs de maïs. Le maïs réussit parfaitement quand la sécheresse n'est pas trop grande; il était en fleurs à la mi-avril.

Vous voyez qu'il y aurait beaucoup à dire sur la prairie et ses habitants, mais je crois que c'est assez pour aujourd'hui.

Après deux jours et une nuit de marche, sans autres arrêts que celui qu'il fallait pour changer les attelages, je suis arrivé à Corpus Christi, bien fatigué vous pouvez le croire; et en cas que ma prose produise sur vous le même effet, je m'arrête ici, pour vous saluer cordialement.

Votre ami dévoué,

LS. G. GLADU, O. M. I.

P. S.—Vous aurez sans doute appris que *Matamoros*, qui était au pouvoir des *pronunciados* depuis le 2 avril, vient de passer entre les mains des Lerdistes. Les marins d'une canonnière américaine ont fait une descente dans la ville et l'ont gardée pendant vingt-quatre heures, jusqu'à l'arrivée du général *Escobedo* à qui ils l'ont remise. Ceci n'a pu se faire sans des ordres de Washington. On sait que Grant est favorable au franc-maçon Lerdo.

Porfirio Diaz, laissant derrière lui son ennemi prendre des villes ouvertes, est en marche pour San Luis de Potosi. Il veut arriver à Mexico et il est en train de le faire. Vous savez que Diaz et Escobedo sont des généraux qui se sont distingués dans la guerre contre les Français.

LS. G. G.

SAHARA ET SOUDAN.

MARTYRE DE TROIS MISSIONNAIRES.

Une dépêche adressée, au commencement de Mai dernier, de Laghouat au gouverneur-général de l'Algérie, annonçait la mort de trois Missionnaires d'Afrique, savoir : les RR. PP. Pierre Bouchand, Marie-Alfred Paulmier et Philippe Ménoret.

Le R. P. Charmetant, procureur-général de la Société des Missions d'Algérie a, quelques jours après, donné aux *Missions Catholiques* communication de la lettre écrite, le 4 Mai, au nom du Supérieur, aux familles des glorieuses victimes du fanatisme musulman. Cette lettre contient tous les détails recueillis jusqu'à cette époque sur le martyre des trois Missionnaires.

“ Je viens vous confirmer la sainte et douloureuse nouvelle que Mgr. l'Archevêque vous avait annoncée d'une manière douteuse dans sa précédente lettre.

“ Votre excellent fils, notre frère, a eu le bonheur suprême de verser son sang pour la cause de Dieu et pour l'amour de ses frères. Il se rendait à Tombouctou avec deux de ses confrères de la mission pour pénétrer de là, plus tard, dans le pays des nègres idolâtres, but ultérieur de leur voyage. Partis dans le commencement du mois de décembre dernier, ils ont fait d'abord sans encombre la première partie de leur voyage; c'est seulement dans le pays des Thouaregs, à près de trente journées du littoral, qu'ils paraissent avoir été arrêtés dans leur route.

“ Nous ne connaissons pas encore tous les détails qui ont accompagné leur mort; nous savons seulement, par des témoins dignes de foi qui ont vu leurs restes sanglants, qu'ils ont tous les trois été décapités sur les confins sud du Sahara et en dehors de la route des caravanes. On suppose que ce sont des Thouaregs noirs ou des Ighèrs qui les ont mis à mort. Leurs corps ont été retrouvés à demi-couchés les uns sur les autres, comme s'ils s'étaient rapprochés et agenouillés pour recevoir les coups de leurs bourreaux, la tête complètement séparée du tronc.

“ Leur guide, qui était un arabe musulman du Sahara, a

été tué avec eux, mais d'une manière différente. Son corps a été criblé de blessures, sans doute parce qu'il a voulu vendre chèrement sa vie. Quant à nos bienheureux Frères, ils ont, selon le conseil de l'Évangile, tendu comme des agneaux leur cou aux égorgeurs.

“ Nous ignorons sans doute encore le motif réel de leur mort, mais les têtes tranchées indiquent certainement, dans les habitudes musulmanes, la haine du nom et de la foi des chrétiens; et le traitement différent infligé au guide confirme cette pensée.

“ Dans tous les cas, ces héroïques Missionnaires ne sont allés au-devant de tant de périls et d'une telle mort que dans le but unique de répandre la lumière et les bienfaits de la foi parmi tant de pauvres peuplades idolâtres du centre de l'Afrique, et, de leur côté, leur supplice est certainement un martyre. L'Église prononcera un jour sur ce point; en attendant, rien ne nous empêche de leur donner, dans le sens où elle permet, ce nom sacré de martyr.

“ Vous savez que nos trois Pères étaient établis depuis plusieurs années dans le nord du Sahara. Ils y soignaient les malades et y exerçaient tous les offices de la charité; ils étaient aimés et respectés des populations qui les environnaient. C'est même là ce qui avait déterminé leur départ pour Tombouctou. Des Thouaregs, qu'ils avaient soignés et guéris, les avaient invités avec instance à se rendre dans leur pays. Eux-mêmes avaient sollicité de Mgr. l'Archevêque, notre vénéré Père, la permission de se rendre à cette invitation depuis longtemps désirée. Ils ont trouvé la mort là où ils allaient exercer la charité. Mais quelle charité est plus grande que celle qui donne sa vie?

“ J'espère bientôt pouvoir vous transmettre d'autres détails. Le R. P. Deguerry, notre supérieur, à peine les dernières nouvelles reçues, a voulu partir, malgré les dangers du voyage, pour recueillir les reliques de nos martyrs, ne voulant laisser à personne autre l'accomplissement de ce devoir sacré.

“ Il ne sera guère de retour à Alger avant deux mois. Dès qu'il sera revenu, il vous écrira lui-même; et en attendant

il m'a ordonné de le faire en son nom pour vous donner ces détails.

“ Je le fais en m'unissant à votre douleur et à votre joie, pleurant mes frères et enviant leur bonheur, que je demande à Dieu de partager un jour.”

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ALGER

Aux pères et aux mères des trois Missionnaires Philippe Ménéret, Marie-Alfred Paulmier, Pierre Bouchand mis à mort au mois de Janvier 1875, sur la route de Tombouctou, où ils allaient porter la foi.

Vous avez enfin obtenu la certitude heureuse et cruelle que vous désiriez et que vous redoutiez également. Les lettres que vous écrit le supérieur de nos missionnaires ne peuvent plus vous laisser de doute : vos fils ont souffert la mort pour la cause de Dieu !

Vos cœurs, éclairés par la foi, ont tressailli, je le sais, d'une joie sainte, et vos yeux cependant ont versé des larmes. Ce n'est pas moi qui acouserai ces larmes de faiblesse : Marie a pleuré Jésus sur le Calvaire, et Jésus a pleuré Lazare parce qu'il l'aimait. Comment pourrais-je défendre à un père, à une mère de pleurer leur fils ? Le voudrais-je, d'ailleurs, je ne le pourrais pas sans me condamner moi-même. Ce premier déchirement de la nature, je l'ai ressenti comme vous, car ils étaient mes fils en même temps qu'ils étaient les vôtres ! Vous les aviez engendrés à la vie, je les avais engendrés au sacerdoce. Dieu s'était servi de vous pour les donner à la terre, il a daigné se servir de moi, pasteur sans amour, pour les donner au martyre et au ciel.

Oh ! qu'ils ont reçu avec plénitude la grâce dont Dieu m'a fait pour eux le dispensateur ! Je me rappelle les paroles que je leur adressais, ainsi qu'à leurs frères, il y a deux ans à peine, au jour de la consécration de leur église où leurs restes sacrés reposeront un jour. Vous les aurez lues peut-être alors, car les journaux les répétèrent, et vous aurez tremblé pour vos fils. Eux seuls ne tremblèrent pas. Ils entendaient au fond de leur cœur une voix puissante

dont la mienne n'était que le faible écho, et cette voix faisait taire en eux toutes les terreurs.

“ Ce qui vous a séduits dans cette mission, leur disais-je, ce sont les périls mêmes qu'elle présente plus qu'aucune autre mission de la terre. L'Afrique dans ses profondeurs encore mal connues est, on le sait néanmoins, le dernier asile des barbaries sans nom, de l'abrutissement en apparence incurable, de l'anthropophagie, du plus infâme esclavage !

“ Et cependant vous êtes venus, et vous vous êtes engagés à vivre de cette vie et à mourir de cette mort ; et vous attendez tous avec impatience le moment d'aborder le champ de bataille, ce champ de bataille de la charité, où vos armes seront vos bienfaits de chaque jour, votre défense la patience et la douceur, votre prédication la force de vos exemples, votre triomphe enfin l'héroïque sacrifice de votre vie.

“ Je vous regarde, mes chers enfants, je vois sur vos fronts tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Je songe à tout ce que vous avez abandonné, famille, patrie, espérances d'ici-bas, et je bénis Dieu qui garde encore à la terre tant de cœurs qu'un dévouement héroïque et pur peut enflammer.”

Vos fils m'écoutaient ; et à ces paroles terribles pour la nature, l'éclat divin du sacrifice illuminait seul leurs regards !

Je me rappelle encore au jour de leur sacerdoce, alors qu'agenouillés au pied de l'autel ils écoutaient la demande que l'évêque adresse partout au nouveau prêtre, mais qui, dans une mission comme la leur, revêt un sens si plein de menaces et d'espérance ! “ Me promettez-vous, et à mes successeurs, le respect et l'obéissance ? ” Ils répondaient d'une voix ferme et modeste : “ Nous promettons ! ” et ils promettaient, selon le rite sacré, leurs mains entre les miennes, comme pour m'abandonner leur vie en même temps que leur volonté. Ils ont tenu leur sainte promesse. Leur obéissance a été celle du Maître divin dont ils prenaient le joug, l'obéissance jusqu'à la mort.

Quels souvenirs ! et de quel glaive ne percent-ils pas

mon âme en songeant qu'ils nous ont quittés, et que je leur survivis, serviteur inutile : " Absalon, mon fils ! mon fils Absalon, disait David dans une pareille douleur, qui me donnera de mourir pour te rendre à la vie ? " Voilà ce que je sens sur leur tombe ; et vous qui avez veillé sur leur berceau, puis-je m'étonner que vous les pleuriez avec moi ? Pleurez donc, pleurez comme Jacob pleurait Joseph, comme Rachel pleurait ses fils ; mais souvenez-vous de la sainte parole, et que vos larmes soient adoucies par les espérances de la foi.

Et où ces espérances furent-elles plus grandes et plus présentes ? où la vie se montra-t-elle jamais plus certaine qu'au sein d'une telle mort ?

Ils vivent, vos trois fils martyrs ! Ils vivent en Dieu, pour l'amour duquel ils ont donné leur sang. Ils vivent à jamais dans le souvenir reconnaissant de l'Eglise, que leur sacrifice a tant honorée.

Et quels traits pleins de charmes ces apôtres, enlevés dès leurs premiers pas dans la carrière, ne garderont-ils pas dans son histoire ?

Fleurs sacrées où la blancheur du lis s'allie à la pourpre du martyr, et qui les premières sont venues fleurir et embaumer ces déserts ! Le matin, elles s'élevaient brillantes de tout l'éclat de leur beauté ; le soir, elles furent tranchées avant l'heure. Nées ensemble, unies entre elles par les liens sacrés de l'amour, elles ne furent pas séparées dans la mort !

C'est ainsi que nous les avons vus ! c'est ainsi que nous garderons éternellement leur aimable et douce mémoire, comme David gardait celle de Jonathas !

Oui, nous les avons vus partir pleins d'amour pour Dieu, pleins d'amour pour ces barbares qui allaient leur donner la mort, entonnant, au moment où ils quittaient un sol qui est encore celui de la France, le chant de triomphe de l'Eglise, dans l'espérance désormais assurée de se sacrifier à leur foi. Les premiers ils répandirent sur ces terres infidèles, dans le divin sacrifice, le sang mystique de l'Agneau, et ils se pressèrent d'y mêler leur sang innocent, semant ainsi dans la mort la résurrection et la vie !

Et pour s'associer à l'œuvre de la rédemption divine, que n'avaient-ils pas déjà souffert ! Ils avaient quitté le toit paternel, ils avaient vu couler les larmes maternelles, ils s'étaient arrachés à vos embrassements, ils avaient renoncé aux espérances de l'avenir, à la France, à tout ce qu'ils aimaient sur la terre. Ils étaient venus se préparer ici à pénétrer dans l'intérieur de cette Afrique où règnent tous les fléaux, et dont le mahométisme défend les abords, et déjà, en retour de leur dévouement, ils y avaient trouvé les contradictions et les outrages.

Des chrétiens, puis-je le dire sans rougir ? les avaient accusés de vouloir amasser des richesses, alors qu'ils mendiaient avec peine leur pain de chaque jour et celui des pauvres qu'ils nourrissaient. Lorsqu'ils sauvaient de la mort des enfants abandonnés de tous et qu'ils pensaient de leurs mains les plaies hideuses des indigènes, sans leur parler de leur Dieu autrement que par leur charité, on les représentait au monde entier, dans d'infâmes libelles, comme violentant les consciences et préparant les révoltes ! Ils ont entendu parmi nous les cris que poussaient déjà, au temps de Jérôme, contre les serviteurs de Dieu, les chrétiens indignes de Jérusalem : " Hors, hors de nos murs cette exécrable race d'hommes." Pour eux, ils se taisaient, sachant bien qu'ils répondraient un jour à ces calomnies et à ces cris de la haine par un miracle d'amour !

Ils n'ont pas vu sur la terre, il est vrai, le succès de leurs vœux, mais ils l'ont préparé et assuré par leur mort.

L'Eglise ne triomphe pas comme les puissances humaines. Celles-ci ne savent que tuer pour vaincre. L'Eglise a un secret qui triomphe de toutes les résistances et des fautes mêmes de ses enfants : c'est celui de savoir mourir. Vous l'auriez compris pour vos fils si vous aviez pu voir, comme moi, l'effet produit sur tous leurs frères, les missionnaires africains d'Alger, par la première annonce de leur fin bienheureuse, si vous aviez entendu leurs voix vibrantes d'enthousiasme et de foi chanter en chœur l'hymne d'Augustin et d'Ambroise, ce même hymne que vos fils chantaient en allant au-devant du martyre !

Et le *Te Deum* chanté, tous juraient de se sacrifier pour une terre qui avait bu le sang de leurs frères, tous demandaient à les suivre dans le combat. Si la porte leur en était fermée d'une part, ils la chercheraient de l'autre, et ils ne s'arrêteraient plus jusqu'à ce qu'ils eussent pénétré au cœur de cet empire de la mort. Ce n'était plus seulement la parole du grand docteur de Carthage : "Sang des martyrs, semence de chrétiens !" Le sang de vos fils était visiblement la source désormais intarissable de l'apostolat africain !

Que ces grandes pensées vous consolent donc et vous fortifient ; que la foi, vous prenant sur ses ailes, vous élève *au-dessus des sentiments et des défaillances de la nature.*

Ils ont souffert sans doute et ils sont morts, mais ils ont lavé dans leur sang les fautes légères qui pouvaient encore ternir leurs âmes, et aujourd'hui ils obtiennent par leurs prières miséricorde pour nous. Et que vaut la vie qu'ils ont perdue ? Serait-elle la paix et le bonheur sans mélange, elle doit finir ; cela suffit pour en montrer la vaine apparence. Qui pouvait assurer un seul jour de plus à vos fils, s'ils eussent perdu l'honneur du martyr ? Et, eussent-ils vécu, que valent les temps où ils auraient dû vivre ? Les haines furieuses et stupides contre la vérité et contre Dieu même, les conspirations ardentes des méchants, les aveuglements, les universelles défaillances des bons, la boue qui monte et va tout étouffer, les abîmes qui s'annoncent, tout cela est-il pour faire estimer et regretter tant ce monde, et ne touchons-nous pas aux temps annoncés par le Maître où les vivants devront envier les morts ?

Mais c'est sur vous-mêmes que vous pleurez surtout, parce que vous ne les verrez plus, ces fils qui devaient consoler et soutenir votre vieillesse !

Il est vrai, nous ne les verrons plus ici-bas ; nous ne reverrons plus leurs yeux doux et fermés, leur calme sourire, nous n'entendrons plus leurs voix généreuses, nous ne sentirons plus battre ces cœurs forts et purs. Mais un jour, qui est proche, nous les retrouverons triomphants, brillant d'une éternelle lumière, portant dans leurs mains les palmes de la victoire. Déjà, lorsqu'ils tombaient sous les

coups de leurs bourreaux, avec la joie divine de leur pardonner et de mourir pour eux, la troupe glorieuse des martyrs, leurs devanciers et leurs modèles, préparait la couronne que maintenant ils ont reçue.

Associés aux troupes angéliques, ils chantent leur bonheur auprès du roi suprême pour lequel ils ont tout donné, près d'Etienne, le premier de tous les martyrs, comme ils sont eux-mêmes les premiers martyrs de cette mission nouvelle ; près de Paul, l'apôtre des infidèles, de ce grand Paul qui leur répète ce qu'ils ont si bien réalisé pour eux-mêmes : un court moment de souffrances est récompensé par une gloire et un bonheur sans fin.

C'est ainsi que nous les voyons, dès maintenant, des yeux du cœur et de la pensée, sans que rien désormais puisse nous les ravir.

Et vous, ô mères, dont le glaive a percé plus cruellement le cœur, parce que votre amour est plus profond et plus tendre, rappelez-vous la mère des Machabées exhortant ses fils au martyre, et leur promettant le triomphe. Dieu n'a pas voulu que vous exhortiez vos fils au combat ; il l'a fait invisiblement pour vous. Mais votre foi saura trouver pour vous-mêmes ces accents touchants et sublimes que nos saints Livres nous ont conservés. Elle vous fera comprendre et goûter le bonheur de vos fils et le vôtre, mères sacrées de ces martyrs !

Il faut finir, et cependant je voudrais vous parler encore, car je sens que ces lignes qui vous viendront de la terre où ils sont morts pour Dieu et d'un cœur qui les a aimés, seront douces à votre tendresse. Mais Dieu suppléera à mon impuissance et vous donnera dans sa bonté les seules consolations qui ne finissent point.

† CHARLES,

Archevêque d'Alger, délégué apostolique pour la mission du Sahara, etc.

Alger, 4 Mai 1876.

DEUX FÊTES AU CARMEL DE MONTRÉAL.

Le 14 et le 16 Mai avait lieu, au Carmel, de Montréal, la cérémonie si intéressante de la prise d'habit par quatre postulantes qui soupiraient depuis 6 mois après l'honneur de revêtir la livrée de Sainte Thérèse. Le monastère provisoire, se trouvant trop petit pour l'affluence des personnes qui désiraient assister à cette cérémonie, il avait été résolu de diviser cette prise de voile en deux séances particulières. Deux des postulantes prirent donc le saint habit, le dimanche (14) et les deux autres, le mardi (16). Mademoiselle Legris, de la Rivière du Loup, diocèse des Trois-Rivières, et Mademoiselle Desmarchais, de la Côte-des-Neiges, avaient été choisies pour le dimanche; Mademoiselle Hubert, des Trois-Rivières, et Mademoiselle Crevier, de Montréal, avaient été assignées pour le mardi.

En conséquence, dimanche le 14, la modeste chapelle du Carmel ne pouvait contenir la foule des parents et des amis de l'œuvre. A deux heures et demie P. M. Monseigneur de Gratianopolis arrivait, suivi de plusieurs membres du Clergé. Après avoir pris les ornements prescrits pour la circonstance, Sa Grandeur se rendit à la chapelle, prenant place sur un fauteuil en face de l'autel. A sa droite, à quelques pas de distance, on remarquait les deux postulantes, qui allaient bientôt prendre le saint habit. Elles étaient vêtues avec toute la pompe et l'éclat que le monde sait accorder à ses jeunes fiancées. Deux riches prie-Dieu ornés de coussins se trouvaient devant elles. Deux cierges ornés de fleurs étaient à leurs côtés et allumés, comme pour l'alliance que l'Eglise bénit. Après la récitation du *Veni Sancte*, le Révérend Monsieur Legris, prêtre du diocèse des Trois-Rivières et frère de la postulante Mademoiselle Legris, prononça le discours de circonstance. Ayant pris pour texte: "Quid retribuam Domino, pro-omnibus quæ retribuit mihi, etc.," il rappela les motifs puissants qui devaient engager celles qui avaient été choisies par le Seigneur à lui témoigner en ce jour, dans l'effusion de leur cœur, la plus vive reconnaissance. Il leur fit entrevoir que si elles devaient prendre

le calice et ses amertumes, elles y trouveraient aussi leur salut et leur véritable bonheur ici-bas. L'orateur parla successivement du but et de l'utilité des communautés contemplatives. Il s'attacha à prouver qu'elles étaient une grande consolation pour les âmes, et un secours puissant pour l'Eglise. La mission de la Carmélite fut expliquée, appréciée par des raisonnements et des faits bien propres à la placer dans son véritable jour. Le sacrifice de la séparation, de la mort au monde, fut mis en parallèle avec les oies et les avantages recueillis au service de Dieu dans le cloître. Dans la peinture de ces deux situations, le prédicateur sut établir les plus beaux contrastes et arriver à des conclusions des plus favorables en faveur de la vie pénitente dans la solitude.

Après le sermon, que nous regrettons de ne pouvoir donner en entier, le clergé se mit en marche, précédant l'Evêque. Les postulantes suivaient le Pontife.

Les parents et la nombreuse assistance suivaient les victimes. La procession quittant la chapelle sortit dehors et se rendit à la porte toujours fermée du monastère.

L'Evêque étant arrivé s'arrêta sur le seuil et livra passage aux deux postulantes. Avant d'entrer dans le cloître qui venait de s'ouvrir, les deux jeunes filles saluèrent leurs familles et l'assistance et se précipitèrent à genoux pour baiser le crucifix, qu'une carmélite voilée leur présentait sur le seuil de la porte. S'étant relevées, elles entrèrent et le monastère fut de nouveau fermé.

Il y a dans cette cérémonie de la conduite au cloître quelque chose qui remue vivement l'âme et qui impressionne fortement le cœur. On dirait un convoi funèbre qui va conduire à leur dernière demeure, un parent ou une amie que l'on ne verra plus. Quand la porte du cloître se ferme et que la foule revient silencieuse, les parents ne sont pas seuls à pleurer. Les larmes que l'on répand alors sont de celles que l'on répand le plus souvent dans les jours de bonheur et d'allégresse.

Elles ont un charme qui plaît et console. On admire le courage d'une grande résolution; on se rappelle la séparation inévitable qu'il faut faire tôt ou tard en face de la

mort, on songe que les personnes chéries que l'on ne verra plus seront cependant vivantes dans leur tombeau. On pleure mais on aime, mais on espère, on pleure et l'on revient plus courageux pour accorder à Dieu les sacrifices moins grands qu'il nous demandera.

Nous renonçons à peindre les cérémonies qui eurent lieu dans le cloître, et qui nous sont connues par le cérémonial de l'Institut. Car, ainsi que nous allons le voir, le prédicateur choisi pour le mardi expliqua et commenta les cérémonies de la vêtue du Carmel et en fit le thème de son instruction. Ce serait donc une répétition inutile, et qui du reste déparerait la belle interprétation qui en fut faite alors.

Mardi, le 16 courant, avait donc lieu la seconde fête du Carmel. Cette fois encore Monseigneur le Coadjuteur, toujours prêt à seconder les œuvres de bien, s'était rendu chez les Carmélites et présidait la cérémonie, qui commença comme le dimanche à 2½ heures P. M.

Un nombreux clergé était venu de nouveau entourer Sa Grandeur et être les témoins du touchant spectacle de cette nouvelle prise d'habit. C'était le tour de Demoiselles Hubert et Crévier. La chapelle était de nouveau remplie par une foule pieuse et recueillie.

Le Rév. Père Bournigal, O. M. I. avait été prié de porter la parole dans cette circonstance. Il cita le passage du livre des Rois où David reçoit les malédictions de Saméi qui le poursuit en lui lançant des pierres. Comparant Notre-Seigneur dans son Eglise à David persécuté, il fit voir que Notre Seigneur, au milieu des persécutions qu'il souffre par l'ingratitude de ses enfants, est en droit d'attendre au moins la sympathie que le serviteur de Saül accordait à David. On doit s'efforcer de réparer les outrages faits à Jésus-Christ par les mauvais chrétiens. Qui mieux que la Carmélite pourra s'acquitter de cet important devoir? Après avoir ainsi démontré que la Carmélite se plaçait en victime réparatrice, il fait ces deux réflexions; on s'instruit ici par ce que l'on voit et par ce que l'on ne voit pas. Les cérémonies de cette vêtue ont un langage bien éloquent, mais le sacrifice du cœur que l'on doit comprendre sans le voir l'est bien davantage.

Puis l'orateur, ayant parlé des cérémonies que nous avons rappelées à l'occasion de celle du dimanche précédent, expliqua le cérémonial qui doit avoir lieu à l'intérieur du cloître.

“ A l'entrée de ces jeunes filles du monde dans le cloître
 “ caché à tous les regards, les religieuses vont chanter
 “ l'hymne de reconnaissance à Marie, *O Gloriosa Domina!*
 “ comme pour remercier Marie de la naissance de ces élues
 “ du Seigneur. En même temps que les novices se dépouil-
 “ leront de l'habit du siècle, le clergé et le peuple, de retour
 “ à la chapelle, chanteront le Psaume commémoratif de la
 “ sortie des Hébreux—*In exitu Israel*. En effet, les nou-
 “ velles aspirantes viennent de sortir de l'Égypte, pour
 “ entrer dans le désert du noviciat, d'où elles iront à la
 “ terre promise de la profession. L'Évêque leur remettra
 “ l'humble ceinture de cuir, qui leur rappellera l'obéissance
 “ et la pauvreté, il leur donnera aussi le chapelet, ce tribut
 “ d'amour de reconnaissance envers Marie. Il va les
 “ revêtir du manteau blanc qui leur rappellera la pureté,
 “ la chasteté. Il placera sur leurs cœurs le crucifix, qui
 “ fera leur force et leur consolation. On peut maintenant
 “ immoler la victime. L'esprit du monde ne doit plus
 “ pénétrer dans le cœur de la Carmélite. Elle aura pour
 “ devise: “ Par Jésus le monde m'est crucifié, et je suis
 “ crucifiée au monde.”

“ L'holocauste est donc commencé, il n'y a plus mainte-
 “ nant qu'à le terminer. Il ne reste qu'à immoler son corps,
 “ cette victime frappée par le glaive du Divin Sacrificateur
 “ qui l'a frappée au cœur. Alors elle se prosterne par terre.
 “ Elle étend les bras, afin de saisir la croix qui sera son
 “ partage. Les fleurs qui l'entourent lui rappellent les
 “ fleurs de toutes les vertus qui sauront de sa mortification.
 “ Si sa couronne est placée à quelque distance, c'est pour
 “ lui dire qu'elle devra travailler, pour y arriver, etc., etc.”

Nous regrettons de ne pouvoir donner tout au long le discours du Révérend Père Bournigal, ce serait donner à ce compte-rendu une proportion qu'il ne peut avoir.

Voici les noms de religion qui furent donnés aux quatre novices :

Melle. Desmarchais, Marie de St. Joseph.

Melle. Legris, Victoire de Jésus.

Melle. Crevier, Thérèse de Jésus.

Melle. Hubert, Marie de la Trinité.

Tout le monde a admiré l'air de santé des jeunes Carmélites. Tant il est vrai que la frugalité est le plus sûr garant de la santé, et que la mortification en nourrissant l'esprit est loin de laisser tomber le corps en défaillance.

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

AVENIR DES SAUVAGES DU NORD-OUEST.

I

Celui qui s'intéresse au pauvre enfant de la nature et qui a à cœur son avenir, ne peut s'empêcher d'offrir sa faible part de coopération pour améliorer le sort du sauvage du Nord-Ouest. Dans ce temps où le gouvernement canadien s'occupe à régler la question des traités avec les habitants de ces larges territoires, il ne sera pas sans importance de présenter à nos hommes d'état, les remarques suivantes inspirées par un long séjour au milieu de ces sauvages, et qui pourraient peut-être aider à sauver l'avenir moral et physique des différentes tribus du Nord-Ouest. Après avoir vécu avec eux, les avoir suivis au milieu de leurs joies et de leur abondance, ou de leurs misères et de leurs privations, après avoir étudié leurs langues, leurs mœurs et leurs habitudes, on voudra bien me permettre de dire un mot sur ces sauvages et d'émettre mes suggestions sur la meilleure conduite à tenir envers eux. En voyant la grande obligation que le gouvernement canadien a contractée avec la famille sauvage quand il est devenu possesseur de cette immense contrée, qui s'étend depuis le 49^{ème} degré de latitude jusqu'à la mer glaciale, il semble que tous les amis de ce gouvernement doivent s'empresser d'offrir leurs concours pour rendre plus faciles les transactions déjà faites ou à faire encore avec les différentes tribus.

Avant d'aller plus loin sur ce sujet, on me permettra de remarquer dans mon humble opinion, que le contact des blancs avec les sauvages a toujours été pour le plus grand malheur de ces derniers. L'histoire est là pour nous dire que les tribus sauvages se sont démoralisées et ont commencé à s'éteindre du moment que les blancs se sont approchés d'elles, en leur apportant la civilisation. A part l'œuvre bienfaitrice du Messager de l'Évangile parmi les sauvages, on conviendra que tout ce que les gouvernements, malgré leurs bonnes intentions, ont jamais fait pour civiliser les

sauvages, n'a servi qu'à les rendre plus malheureux et à les faire disparaître du sol de leur naissance. On n'a qu'à considérer ce qui s'est passé dans l'Amérique du Sud, et parmi les sauvages des Etats-Unis, et aussi parmi les tribus du Canada.

Les tristes conséquences qui découlent du contrat du sauvage avec son frère, l'homme-blanc, paraissent néanmoins inévitables, et il est inutile de vouloir plaider les droits de l'homme de la nature, puisque le flot civilisateur et l'esprit d'agrandissement ne croient pas devoir s'arrêter devant ces considérations. Il ne reste plus aux amis du sauvage qu'à adoucir sa position (autant que possible) et à devenir ses tuteurs jusqu'à ce qu'ils disparaissent de la face du globe.

Pour ceux qui s'intéressent aux sauvages du Nord-Ouest, je diviserai la courte étude suivante en trois paragraphes :

1^o Ce que sont les sauvages de la Saskatchewan, d'après leurs divisions, leur genre de vie, leur degré de connaissance religieuse, leur sympathie pour les blancs ;

2^o Causes de leur démoralisation future ;

3^o Ce qu'il faudrait faire pour empêcher (autant que faire ce peut) ces causes malheureuses.

En parlant sur ces trois sujets, je suis loin d'avoir l'intention de dire tout ce qu'il y aurait à dire. De grands philanthropes ont plaidé bien des fois, avant moi, avec un grand courage, la cause du pauvre enfant de la sauvagerie, qui se voit spolié par son frère, l'homme blanc, et exposé de plus en plus aux cupidités envahissantes d'une soi-disant civilisation, qui ne veut voir dans le sauvage autre chose qu'un déshérité.

On peut diviser les sauvages de la Saskatchewan en trois familles, comme suit :

1^o Les Cris et les Sauteurs, qui occupent la branche nord de la Saskatchewan et le bas de la branche sud. Ils forment les bandes des Cris et des Sauteurs de la montagne de *Tondre*, les *Cris du Bois* et ceux de la *Prairie* et les Sauteurs du lac du *Brochet* et des environs. Les langues des Cris et des Sauteurs ont beaucoup d'analogie et sont sœurs de même que se regardent comme frères ces deux peuples. Les Cris

s'appellent en leur langue *Nehiyawok*, et les Sauteurs, *Ojibwek*.

2^o La famille des Assiniboines (hommes des prairies) formant la bande des Assiniboines de la Prairie, et qui se tient ordinairement entre la branche sud et la branche nord de la Saskatchewan; et la bande des Assiniboines du Bois, qui occupe le pays longeant les Montagnes Rocheuses, depuis la source de la branche nord de la Saskatchewan, jusqu'aux sources de la rivière des Arcs: aussi, les Assiniboines qui se tiennent aux environs du lac Ste. Anne et du fort Assiniboine sur la rivière Athabaskaw. Les Assiniboines ont une langue tout-à-fait différente de celles des Cris et des Sauteurs, mais qui est à peu près la même que celle des Sioux. Depuis plusieurs années, les Assiniboines vivent en paix avec les Cris et les Sauteurs. Les mariages entre ces tribus sont fréquents: c'est pourquoi il n'est pas rare de rencontrer des Assiniboines parlant bien le Cris ou le Sauteur.

3^o La famille des *hommes de la prairie* (*Sakitapix*) qui forme trois bandes: 1^o La bande des Pieds-Noirs (*Sikzikakowanah*) qui se tient ordinairement dans la vallée de la rivière Labiche; 2^o La bande des *Gens de Sang* (*Blood Indians*) *Kena*, se tenant entre la rivière Labiche et la rivière des Arcs; 3^o La bande des Piéganes (*Picaniw*) occupant l'espace entre la rivière du Ventre et le Missouri. Ces tribus ont la même langue, qui leur est propre et qui passe pour être un des plus beaux idiomes du Nord-Ouest. De temps immémorial, cette troisième famille a presque toujours été en guerre avec ses voisins et s'est acquise une grande renommée pour sa barbarie et ses vols. Il ne faut pas oublier de joindre à ces tribus la petite bande des Sarcis, qui depuis plusieurs années, à cause de querelles intestines, a laissé les bords de la Rivière La Prairie pour venir s'unir aux Pieds-Noirs.

Il serait assez difficile de donner une idée juste du nombre de ces sauvages, puisqu'il n'y a pas encore eu de recensement régulier. On peut tout au plus indiquer un nombre approximatif, comme je vais tâcher de le faire par le tableau suivant:

Cris du Bois.....	200 loges,	moyenne 6 par loge.....	1,200
Cris de la Prairie.	400	“ “ “2,400
Assiniboines.....	70	“ “ “ 420
“ du Bois.	60	“ “ “ 360
Sauteux.....	100	“ “ “ 600
Pieds-Noirs.....	150	“ “ “ 900
Gens du Sang.....	200	“ “ “1,200
Piéganes.....	200	“ “ “1,200
Sarcis.....	40	“ “ “ 240

Total.....8,520

Pour ce qui est de la manière de vivre de ces sauvages, on peut dire que tous, excepté pourtant ceux du Bois, ne vivent exclusivement que par la chasse du buffle, dont ils font une grande destruction en été et en hiver. Ils sont sans cesse à la poursuite de ces troupeaux, qui diminuent beaucoup et menacent de s'éteindre. D'un côté, gardés par la population de Manitoba, de l'autre, exposés à une guerre acharnée par les sauvages du Missouri, barrés par les Montagnes Rocheuses, et enfin, d'un autre côté, continuellement menacés par les Métis et les Sauvages de Saskatchewan, les buffles ne font plus que tourner en tous sens dans un cercle dont le diamètre est de quelques centaines de milles et dont la circonférence et les rayons sont occupés par des hommes qui ne vivent que pour les tuer. Sans l'arrivée des blancs et *traiteurs* en ce pays, il est probable que ces animaux auraient toujours été nombreux; et je dis avec une ferme conviction, que les sauvages auraient été moins malheureux pour ce qui regarde en tous cas les besoins de la vie. Il va sans dire que je n'entends pas comprendre ici l'arrivée des Missionnaires au milieu de ces pauvres infidèles pour leur apporter la civilisation chrétienne nécessaire à tout homme venant en ce monde.

L'instruction religieuse est encore peu avancée parmi ces sauvages, il n'y a à proprement parler que les Cris et les Assiniboines du Bois, dont le plus grand nombre sont chrétiens, au moins se disent tels. Les Missionnaires suivent souvent les camps et les accompagnent dans les grandes Prairies. D'ordinaire, ces sauvages n'ont pas de répu-

gnance pour la religion chrétienne et sont heureux de l'embrasser, quand l'occasion s'offre à eux, mais leur vie nomade est un grand obstacle pour leur inculquer les enseignements de la foi.

Bien que les sauvages n'ignorent pas que l'arrivée des blancs au milieu d'eux soit la principale cause de leur misère et de la pauvreté de leur chasse, cependant ils aiment ces nouveaux venus, et ne leur font pas de mal, quand ils ne sont pas provoqués par eux. En apportant aux sauvages une foule d'objets dont ils ne connaissaient pas le besoin auparavant, on pique leur curiosité et on excite leur envie. Comme de grands enfants, ils font main basse sur les fourrures, détruisent leurs animaux pour satisfaire leur convoitise et l'insatiable cupidité des *traiteurs*. Combien d'*hommes blancs* perdus dans les forêts ou mourant de faim dans le grand désert des prairies ont eu la vie sauvée par le dévouement et l'énergie de quelque sauvage, que-souvent on est loin de supposer capable d'une semblable générosité. On n'aurait qu'à être témoin de la grande hospitalité du sauvage recevant l'homme blanc sous son pauvre toit, et mettant devant lui la seule bouchée qu'il destinait à sa famille affamée, pour se convaincre que les sauvages dont je parle sont les amis des blancs.

II

Le second paragraphe de cette étude qui a trait aux causes de la démoralisation des sauvages, ne fera que redire ce qui déjà a été dit bien des fois sur ce sujet. Abstraction faite de l'introduction de la Religion Chrétienne chez les tribus sauvages par les Missionnaires, je ne craindrai pas de répéter ce que j'ai affirmé plus haut, c'est-à-dire que l'arrivée des blancs parmi les sauvages avec tout ce qu'ils leur ont apporté des douceurs de la civilisation, a été toujours un grand malheur pour ces derniers : et ce moment a été le début de leur démoralisation. Combien de fois les Missionnaires, seuls et tranquilles contrôleurs de la conduite du sauvage, domptant par la douceur sa nature féroce et le civilisant autant que possible, n'ont-ils pas versé des

larmes de découragement à l'arrivée des blancs, dans leurs Réductions naissantes? Ces vrais civilisateurs des différentes familles de l'humanité ont bien le droit gémir, en voyant les ravages désastreux et les maux que l'émigration des blancs cause parmi ces jeunes chrétiens ou ceux qui sont sur le point de le devenir. Interrogeons les Annales des Jésuites du Paraguay, relisons les rapports des Missionnaires de la Californie, des Montagnes Rocheuses et de l'Orégon, et demandons à tous les *Hommes de la Prière* du nord de l'Amérique, ce qu'ils en pensent : et l'on verra que partcut, il n'y aura qu'une voix pour reconnaître ce que j'avance. Au risque de passer pour un anti-civilisateur, je soutiens que les sauvages, n'ayant jamais eu de commerce avec les blancs sont moins malheureux, au point de vue des nécessités de l'existence, que ceux qui éprouvent, à la suite de ce rapprochement, des besoins qu'ils ignoraient auparavant.

Mon hypothèse, tout impossible qu'elle semble devant l'envahissement de la civilisation, n'en est pas moins vraie pour l'homme de la nature, qui disparaît et est anéanti devant ce flot absorbant.

Il me paraît que la première cause de la démoralisation des sauvages est le mauvais exemple donné par les blancs qui les scandalisent par leurs vices et leurs débauches, et très souvent en leur apprenant des péchés qu'ils ne soupçonnaient même pas. Qu'on me permette un exemple. Tous les sauvages sont dans le plus grand étonnement et sont effrayés quand ils entendent les blasphèmes des blancs contre la Divinité. Aucune tribu n'a d'expressions dans sa langue pour insulter le *Maître de la vie*. On peut aller se convaincre de cette assertion auprès de certaines bandes de sauvages, ayant vécu avec les blancs, qui n'ont appris en fait d'Anglais ou de Français que les mots pour *jurer*.

La seconde cause est l'introduction des liqueurs spiritueuses qui, comme il est clair pour tous, font les plus tristes ravages parmi ces hommes que l'eau de feu abrutit

tant. Si l'on veut en peu de temps détruire les sauvages, on n'a qu'à leur donner des boissons enivrantes. Sans compter les morts subites, les meurtres, les maladies chroniques, on est sûr que les naissances diminueront et enfin la nation s'éteindra, engloutie dans l'eau de feu.

La troisième cause de cette démoralisation, et qui n'est pas peut-être la moindre, paraît être, dans certaines contrées, le peu d'honnêteté de la part des employés des gouvernements dans leurs transactions avec les sauvages. On profite de leur ignorance et de leur manque d'habileté pour les jouer et les tromper, soit dans les traités, soit dans les autres choses qui ont rapport aux Bureaux d'Agences. Bientôt les sauvages s'aperçoivent qu'ils ont été dupés, et leurs mécontentements ne connaissent plus de bornes. Ils se livrent aux déprédations, aux vols et à tous les autres moyens de vengeance en leur pouvoir. De là les guerres avec les blancs, et c'est alors que sonne l'heure de leur extermination. On a un faible exemple de ce que j'affirme dans les difficultés sans fin qu'ont les Américains avec leurs sauvages du Missouri.

(A suivre.)

COLOMBIE ANGLAISE.

MORT D'UN MISSIONNAIRE CANADIEN.

Le 23^e Avril dernier, le Révd. P. Hétu, Oblat de Marie Immaculée, et Vicaire-Général au Vicariat apostolique de la Colombie Anglaise, terminait sa trop courte existence à Tulalip, territoire de Washington, dans la 27^{me} année de son âge. Il a succombé à une consommation pulmonaire, qui l'a conduit au tombeau dans l'espace de trois ans. La Communauté des Révérends Pères Oblats perd en lui un membre dont le zèle promettait beaucoup pour le salut des âmes.

Le Rév. P. Hétu est né à Lavaltrie, le 26 Novembre 1848 ; il fit son cours d'études au collège de l'Assomption, qui a déjà l'honneur de compter parmi ses élèves plusieurs missionnaires. Le jeune Médéric fit valoir les talents que le Ciel lui avait donnés. Il sut mériter, par la gaieté de son caractère, sa piété sincère et ses autres bonnes qualités, l'estime de ses supérieurs et de ses condisciples. En avançant dans ses études, il se distingua par une plus grande régularité dans l'observation de ses devoirs, s'appliquant à former son cœur à la vertu, en même temps qu'il initiait son esprit à la science. La retraite annuelle de 1867 lui inspira la pensée d'embrasser la vie religieuse ; dès lors, il ne chercha plus qu'à exécuter sa résolution d'entrer dans une communauté spécialement consacrée à la Ste. Vierge. Aussi devança-t-il la fin de ses études, et dans la dernière année de son cours de philosophie, 9 Novembre 1868, sans dire adieu à sa famille, il partit pour le noviciat des Révds. Pères Oblats, à Lachine. Dieu sait quels sacrifices son cœur a dû faire pour se séparer de ses parents qu'il affectionnait tant. Au comble de ses vœux, le jeune novice s'efforça d'acquérir le plus haut degré de perfection. Son désir le plus ardent était de se rendre capable de travailler un jour au salut des âmes, dans les missions lointaines, et ce qu'il craignait, c'était de ne pouvoir être admis dans la communauté, à cause de sa santé débile. Enfin, après deux années passées dans cette pieuse retraite, il prononça ses vœux vers la fin de Novembre 1870, dans le noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine. Le Révd. Père Hétu fut envoyé immédiatement au collège St. Joseph d'Ottawa, pour se livrer au professorat et à l'étude de la théologie. La maladie le força de discontinuer l'enseignement, et dans l'été de 1871, il dut aller se reposer à Notre-Dame du Désert, sur la rivière Gatineau, où il passa deux ans. Dans

cette retraite, il trouvait moyen d'exercer son zèle, en instruisant les enfants sauvages des vérités de la religion. Comme on ne remarquait aucun changement dans sa santé, ses supérieurs jugèrent qu'un climat plus doux lui serait favorable.

Le Révd. P. Héту, après avoir reçu l'ordre sacré du diaconat, partit pour la Colombie Anglaise, le 5 Novembre 1873. Arrivé à New-Westminster, le 25 du même mois, il employa quelque temps pour se préparer à l'ordre de la prêtrise, qu'il reçut des mains de Mgr. d'Herbomez, le 21 Juin 1874. Il put alors travailler à la conversion des sauvages. Il fit quelques missions sur lesquelles nous n'avons pas de renseignements. Mais bientôt il lui fallut abandonner ses travaux apostoliques pour se condamner à un repos absolu. La santé du Révd. P. Héту s'affaiblit de jour en jour. Les lettres qu'il a écrites à ces parents nous montrent combien il était heureux de mourir missionnaire sur une terre étrangère.

En mourant, le Révd. P. Héту n'a pas oublié ses parents. Comme dernier souvenir, il leur a légué trois petites gravures. L'une représentant le portrait de Mgr. de Mazenod, fondateur de la communauté des Pères Oblats, est destinée à son père ; une autre, Notre-Dame des Sept Douleurs, est dédiée à sa mère ; la troisième, sur laquelle nous lisons ces paroles : " Courage sur la terre, espérance au ciel, " a été envoyée à toute la famille.

On peut appliquer au défunt ces paroles de la Sainte Ecriture : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*, sa carrière a été courte mais bien remplie, non par des actions d'éclat, mais par l'esprit de zèle et de sacrifice dont il a été animé. S'il ne nous est pas permis de nous agenouiller sur la tombe de ce bon missionnaire, offrons-lui du moins le tribut de nos prières.

Nous présentons nos condoléances aux parents qui ont fait une si grande perte ; et qu'ils se consolent dans l'espoir que leur fils recueille déjà dans la gloire ce qu'il a semé dans les larmes : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*
